



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

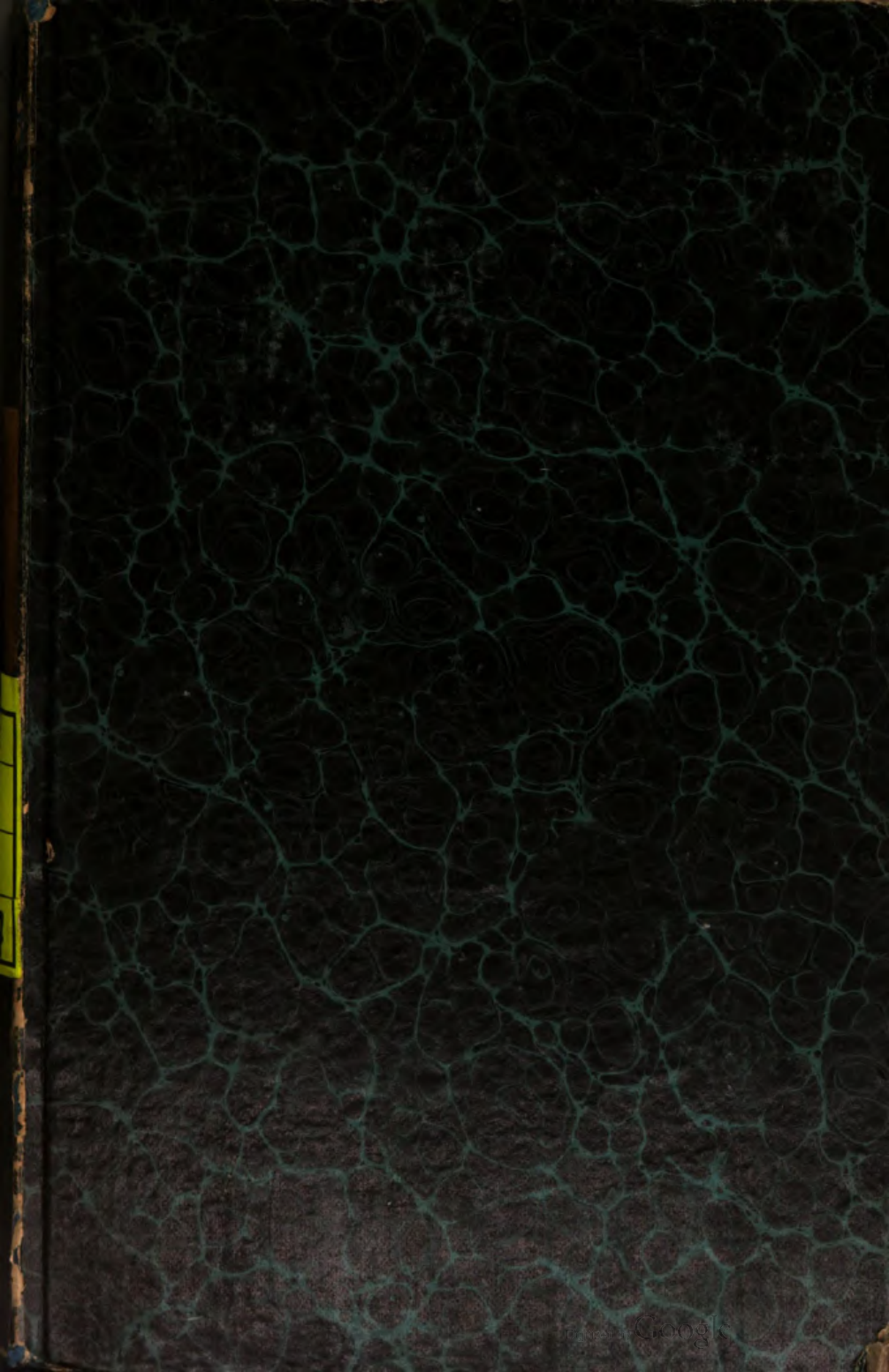
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Eur. 511^s

Mercur

-1793,7

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

(N^o. 101.)

H. L. Royer R. M.

SAMEDI 6 Juillet 1793,
l'an deuxieme de la République.

MERCURE
FRANÇAIS,

HISTORIQUE, POLITIQUE
ET LITTÉRAIRE.

Tous les Livres, Cartes, Estampes, Musique,
& Arts divers, doivent être adressés au Citoyen
la Harpe, rue du Hasard, n^o. 2.

Le prix de l'Abonnement est de 26 livres
francs de port.

CALENDRIER

POUR L'ANNÉE 1793.

Juillet a 31 jours & la Lune 30. Du premier au 31,
les jours décroissent, matin & soir, de 29 minutes.

JOURS du Mois.	NOMS DES SAINTS.	J. de L.	PHASES de la LUNE.	Temps moyen au Mid. d'ai.			
				H.	M.	S.	
1	lundi	Martial, évêque.	24		0	3	24
2	mardi	La visitat. de la Vierge.	25		0	3	36
3	merc.	Anatole, év. de Laodic.	26		0	3	47
4	jeudi	La translât. des. Martin.	27		0	3	58
5	vend.	ste. Zoé, mart. à Rome.	28		0	4	8
6	sam.	Tranquillin, Martyr.	29		0	4	18
7	7 D.	Aubierge.	30		6	4	28
8	lundi	ste. Elisabeth, reine.	1	☉ N. L.	0	4	37
9	mardi	Cyrille, évêque.	2	le 8, à 4	0	4	46
10	merc.	ste. Félicité.	3	h. 42 m.	0	4	55
11	jeudi	Translation des. Benoît.	4	du mat.	0	5	3
12	vend.	Gualbert.	5		0	5	11
13	sam.	Turiaf, évêque.	6		0	5	18
14	8 D.	Bonaventure, évêque.	7		0	5	25
15	lundi	Henri, empereur.	8		0	5	31
16	mardi	Eustate, évêque.	9	☽ P. Q.	0	5	37
17	merc.	Sperat & ses compagn.	10	le 16, à 9	0	5	42
18	jeudi	Thomas d'Aq. docteur.	11	h. 3 m.	0	5	46
19	vend.	Vincent de Paule, prêt.	12	du mat.	0	5	50
20	sam.	te. Marguerite.	13		0	5	54
21	9 D.	Victor, martyr à Marf.	14		0	5	57
22	lundi	ste. Marie Madeleine.	15	☉ P. L.	0	5	59
23	mardi	Apollinaire, évêq. & m.	16	le 23, à 7	0	6	1
24	merc.	ste. Christine.	17	h. 31 m.	0	6	2
25	jeudi	Jacques le maj.	18	du mat.	0	6	3
26	vend.	Christophe.	19		0	6	3
27	sam.	Georges.	20		0	6	2
28	10 D.	ste. Anne & s. Joachim.	21	☽ D. Q.	0	6	1
29	lundi	foup, évêque.	22	le 29, à 10	0	5	59
30	mardi	Abdon.	23	h. 55 m.	0	5	57
31	merc.	Germain d'Auxerre.	24	du soir.	0	5	54

Per. 135.

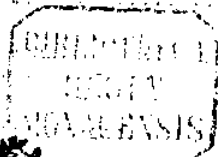
M E R C U R E

F R A N Ç A I S ,

HISTORIQUE, POLITIQUE
ET LITTÉRAIRE;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PATRIOTES.

*Samedi 6 Juillet 1793, l'an II^e. de la
République.*



A P A R I S ,

Au Bureau du Mercure, rue des Poitevins,
N^o. 18.

TABLE des matieres littéraires, depuis le 4 Mai jusqu'au
29 Juin 1793.

CHANSON à Madame *** Logogriphe.....	pages: 3.
Catherine, ou la Belle Fermière, comédie.....	4.
Musique.....	ibid.
Conte : Suite des Souvenirs du coin du feu.....	6.
Vers à M. Dumoulier.....	49.
Enigme, Charade.....	ibid.
Maximes et Pensées, par Charles Pougens.....	50.
Gravures, Annonces.....	57.
Epigramme, Logogriphe.....	97.
L'Ami des Lois, Comédies.....	98.
Musique, Spectacle.....	107.
Traduction de la IIe. Elégie du IIIe. Livre de Tibulle...	145.
Charade, Enigme, Logogriphe.....	146.
Vues sur la réformation des Loix civiles, par J. P. Agier...	148.
Géographie, Gravures, Annonces, etc.....	152.
Spectacle.....	154.
Chanson, Charade, Enigme.....	193.
Logogriphe.....	194.
Virginie, tragédie, par le Citoyen Laharpe.....	195.
Annonces, Spectacle.....	201.
La raison du Boveur.....	241.
Charade, Enigme, Logogriphe.....	ibid.
Des qualités et des devoirs de l'Instituteur public, par P. V. Chalvet.....	242.
Gravure, Spectacle.....	247.
Corancey aux mânes de son fils.....	289.
Charade, Enigme, Logogriphe.....	291.
Les Préjugés détruits, par J. M. Lequinio.....	292.
Spectacle.....	298.
Pétition des jeunes filles de Sancy.....	337.
Charade, Enigme, Logogriphe.....	339.
Voyage en France, par Young.....	341.
Annonces.....	346.
Lettre au Rédacteur, par A. Ximenez.....	385.
Charade, Enigme, Logogriphe.....	387.
Politique des cabinets de l'Europe, pendant les regnes de Louis XV et de Louis XVI.....	389.
Spectacle, Annonces.....	391.

MERCURE FRANÇAIS

SAMEDI 6 JUILLET. *Par deuxieme de la République.*

IMITATION

De ces vers de la 2^{me}. Églogue de Virgile. ,

Quem fugis , ah demens ! habitarent dii quoque sylvas , etc.

Pourquoi , cruelle Églé , fuyez-vous les forêts ?
Les dieux ont habité sous leurs ombrages frais.
Long-tems le beau Paris a chéri ces asylés.
Laissez Pallas se plaire au tumulte des villes,
Aimez , aiasi que nous , et brûlez une fois ;
Vous ne vous plairez plus qu'au silence des bois.
Le lion est suivi du chasseur intrépide ;
Lui-même il suit le loup ; le loup , l'agneau timide :
L'agneau suit en tout lieu celui qui le conduit ,
Et moi les pas d'Églé qui sans cesse me fuit.
Mars brûla pour Vénus , Narcisse pour lui-même :
Chacun suit son attrait ; c'est vous , Églé , que j'aime.
Voyez ces bœufs tardifs , au hameau de retour ,
Et l'ombre s'agrandir des derniers traits du jour.
Je brûle cependant d'un feu qui croit sans cesse.
Ah ! malheureux , étouffe une folle tendresse.
Ah ! Sylvandre , Sylvandre , appelle ta raison ;
Mais que peut-elle , hélas ! contre un si doux poison ?
(Par J. LA SERRIE.)

CHARADE.

Celui qu'un sort funeste a mis sans mon premier
A bien peu de penchant a faire mon dernier.
Mais il doit oublier pour un moment sa peine ,
S'il voit mon tout éclat sur la bouche d'Hélène.

A 2

É N I G M E.

A L'AIDZ de la paille et d'un faible zéphyre,
 Dans les champs de l'air emporté,
 Je plane avec légèreté;
 Et l'aérostat si vanté
 Que l'on fronde et que l'on admire,
 Me cède au moins l'honneur de la priorité.
 Je suis rond comme lui; comme lui je renferme
 Un élément à qui je dois l'activité;
 Si son enveloppe est plus ferme,
 Mon volume est moins grand, j'ai moins de gravité;
 Mais il n'est point de parité;
 Car parmi les dangers que le ballon essuie,
 On sait qu'il peut en feu tomber du firmament.
 Lecteur, je suis bien différent,
 Puisque je ne tombe qu'en pluie.

L O G O G R I P H E.

A VEC six pieds je suis un instrument utile;
 Qu'à la campagne on voit plus souvent qu'à la ville.
 Du sage quelquefois je fais l'amusement;
 Je soigne son parterre, et je tiens proprement.
 A présent, pour me bien connaître,
 Ami lecteur, décomposez mon être.
 Vous trouverez un vilain animal;
 Un des quatre éléments; deux notes de musique;
 Un outil nécessaire en plus d'une boutique;
 Un endroit où l'on passe à pied comme à cheval.
 Si vous voulez enfin dévoiler le mystère,
 Apprenez que mon fort est de gratter la terre.

Explic. des Charade, Enigme et Logogriphe du N^o. 100.

Le mot de la Charade est *Rissole*; celui de l'Enigme est la lettre *R*;
 celui du Logogriphe est *Bronze*, dans lequel on trouve *Bonze*, *stéro*,
sabe, *zone*, *ons*, *Noé*, *Bon*, *Nero*, *or*.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Œuvres philosophiques de M. Hemsterhuys, 2 vol. in-8°. A Paris, de l'imprimerie de H. J. Jaussen, cloître St. Honoré; et se trouve chez Framart, commissaire en librairie, quai des Augustins, n°. 27.

FRANÇOIS HEMSTERHUYX, mort en 1790, était premier commis de la secrétairerie du conseil d'état des provinces unies des Pays-Bas. Son pere était médecin à Groningue en Faise; son ayeul était un érudit très-versé dans les langues grecque et latine; on a de lui des éditions de plusieurs ouvrages des anciens, de Lucien, d'Aristophane, de Xénophon, etc., avec des commentaires estimés des sçavans. F. Hemsterhuys, marchant sur les traces de son pere et de son ayeul, se consacra comme eux à l'étude des sciences et des arts, mais particulièrement à la métaphysique, qui fut toujours du goût des Allemands; nation réfléchissante, et qui réunit deux qualités dont l'assemblage peut paraître singulier, une humeur calme et froide, et une imagination exaltée, non pas de cette imagination qui invente dans les arts, mais de celle qui se passionne pour des illusions sentimentales, et que la contemplation habituelle des matieres abstraites conduit jusqu'à l'amour du merveilleux. C'est chez eux que les rêveries du fameux Swedenbork et de quelques autres illuminés ont fait une grande fortune; c'est aussi chez eux qu'a été composé le roman de Werther (1), qui ne contient autre chose que le développement mélancolique des pensées d'un malheureux aimant qui voit entre les bras d'un autre la maîtresse qu'il comptait épouser, et fuit par se défaire de la vie qu'il ne peut plus supporter. Cette production de Goëthe a un caractere particulier que vous cherchiez vainement dans aucun de nos romanciers français, et c'est ce qui lui donne du prix aux yeux des connaisseurs et des philosophes.

Il n'est pas inutile de considérer de combien de manieres la même erreur peut entrer dans les têtes humaines, et par combien de routes diverses, ou même opposées, l'homme peut arriver au même but, c'est-à-dire à la déraison. On croirait, par exemple, que la vivacité française est ce qu'il y a de plus

(1) Intitulé très-improprement *les passions du jeune Werther*, qui n'en eut qu'une en sa vie, et bien malheureuse; c'est une méprise du traducteur. Les Allemands assurent (et ils sont croyables) que le titre original signifie *les souffrances du jeune Werther*, et le bon sens en est d'accord.

susceptible de la folie du merveilleux, cependant il serait facile de prouver par les faits que jamais cette folie n'a été parmi nous que passagère, et que toujours elle tenait ou à l'esprit de secte, comme les convulsions au jansénisme, ou à l'empire de la mode, comme le magnétisme, le martinisme, etc.; et toutes ces sottises, après avoir enrichi quelques charlatans qui avaient profité de la vogue, passaient rapidement ou avec la secte qui les avait fait naître, ou avec la mode qui faisait place à une autre. C'est chez un peuple sègmatique et sérieux que les sciences occultes, la doctrine des esprits intermédiaires, l'évocation des morts, etc. se sont comme naturalisées depuis des siècles, et jouissent aujourd'hui d'un très-grand crédit. La secte des illuminés embrasse toute l'Allemagne, et l'on sait que les prodiges du mémosisme étaient renouvelles non pas des Grecs qui n'aimaient guères le merveilleux que dans la poésie, mais des Allemands, qui vers le milieu du dernier siècle ont écrit vingt ouvrages que nous avons encore sur ce même magnétisme animal que l'on donnait aux bons Parisiens comme une découverte toute neuve, que les adeptes devaient payer cent sous.

Pourquoi des hommes naturellement calmes et même graves, occupés ou de soins domestiques, ou d'études laborieuses, et généralement fort éloignés de la vivacité des passions, et des intrigues qui ont toujours agité l'esprit français, se sont-ils précipités plus que tous les autres dans la recherche des arcanes, dans l'alchimie, dans l'astrologie, dans la démonologie, dans tous ces rêves de la curiosité ignorante? Ne serait-ce pas qu'il faut toujours que l'esprit humain se passionne pour quelque chose, et s'égaré d'une manière ou d'une autre en cherchant ce qui est hors de lui? C'est ainsi, sans doute, que l'Allemand méditatif et bon s'est élancé vers un autre ordre de choses, vers un monde idéal, et a voulu réaliser des celui-ci, au moins dans son imagination, tout ce dont nous ne pouvons avoir aucune idée. Ce qui le confirme, c'est que la plupart des personnes attachées à la doctrine des illuminés sont d'un caractère religieux et de mœurs pures: il faut en excepter les profès qui sont toujours un peu charlatans: le bon Swedensborg l'était comme un autre; nous en avons la preuve, quoique d'ailleurs il paraisse dans ses étranges ouvrages un visionnaire de très-bonne foi.

Si l'on a jetté en avant ce peu de réflexions sur les rêveries mystiques qui ont régné, et qui regnent encore dans ce siècle de lumières, ce n'est pas que F. Hemsterhuys y ait donné, au moins dans ses ouvrages. Il a écrit en allemand, et il est extrêmement passionné pour la spiritualité, dont il prétend même donner une nouvelle théorie; quoiqu'au fond ses principaux argumens soient les mêmes que ceux de Fénelon, de Locke, de Klarke sur l'existence d'une cause première et sur l'immatérialité de l'ame, c'est-à-dire, les seuls que l'on puisse

admettre en bonne métaphysique; encore Locke, plus réservé que les autres, après avoir affirmé que la faculté de penser est distincte en nous de ce que nous appellons matière ou corps, n'affirme pas qu'il soit impossible, ni contradictoire, que la matière soit organisée de manière à penser; et ce doute, coupable aux yeux des théologiens, a paru très sage aux vrais philosophes qui ont senti que nous ne pouvions jamais connaître les premiers principes des choses, que nous ne pouvions qu'observer exactement les faits, et en tirer des résultats physiques ou mathématiques bornés à notre petit globe et au petit système planétaire dont il fait partie, et qui est la limite de nos connaissances, tandis que le grand tout échappe nécessairement à notre vue; qu'en un mot, la bonne philosophie consistait bien plutôt à savoir ce qui n'était pas que ce qui est; et cela même est beaucoup; car l'essentiel n'est pas d'acquérir des connaissances qui certainement vous sont inutiles, puisqu'elles vous sont refusées, mais d'éviter les erreurs qui ne peuvent être que nuisibles.

F. Hemsterhuys n'a pas cette circonspection des esprits justes qui savent ignorer: c'est un homme doué à la fois d'une imagination extrêmement sensible, comme on le voit par quelques morceaux écrits d'un style presque poétique, et qui se sert d'une dialectique plus subtile que solide, pour se démontrer à lui-même comme aux autres ce qu'il semble avoir besoin de croire. Il combat les matérialistes et les athées, quelquefois même avec amertume. Au reste il est bon de savoir que chaque pays a sur ces matières un ton dominant déterminé par diverses causes. L'esprit général des écrivains Allemands et Anglais est religieux: chez les Anglais, la religion purgée du papisme romain, ne paraît pas trop absurde, et de plus fait partie de leur système politique auquel ils tiennent beaucoup; on peut dire même qu'à Londres comme à Genève, le socinianisme, qui est si près du déisme, a fait de grands progrès parmi tout ce qui n'est pas presbytérien. Chez les Allemands, l'attachement à la religion comme au gouvernement est d'habitude: l'esprit de ces peuples, paisible, lent et mesuré, répugne à toute innovation; on s'en est bien aperçu par l'opposition qu'éprouva Joseph II aux divers changemens qu'il s'efforça d'introduire, même à ceux qui étaient le mieux conçus. A cette disposition naturelle il faut ajouter l'influence nécessairement puissante du règne aussi long que florissant de Marie-Thérèse, qui fit aimer sa dévotion, quoique minutieuse, parce qu'elle y joignit la popularité et la bienfaisance, deux choses que tous les hommes sont également à portée d'apprécier, même sans instruction. La croyance des peuples est toujours modifiée plus ou moins par ceux qui gouvernent, et toute la France fut dévoïe, à commencer par les plus grands esprits, parce que la piété de Louis XIV, victorieux pendant trente ans, parut un gage de la protection divine, et

devint dès lors une partie de sa gloire, et parce que cette gloire le présentait lui et sa cour comme un modèle à suivre en tout. La régence qui rompit toutes les sortes de frein, et fit tomber tous les masques, permit à la liberté de penser, de se répandre par-tout à la suite de quelques philosophes, même de la cour, qui commençaient à secouer le joug. Cette liberté fut restreinte par l'inquisition jalouse et secrète du cardinal Fleury, qui redoutait toute espece de force dans les esprits. Le ridicule et le scandale des querelles du jansénisme dont on était fatigué, la profonde immoralité de la cour de Louis XV, le mecontentement des peuples augmenté par le faste du régime, favorisèrent cette foule d'écrivains hardis qui s'appaient de tout côté l'édifice des préjugés religieux; et ces écrivains étant les premiers de la nation, la mode de l'esprit, alors prédominante parmi nous, fit de l'irrégion un précepte de bon air et de bon ton, et l'on fut incrédule pour n'être pas un sot. Enfin, la révolution ayant mis à découvert l'alliance intime que le sacerdoce avait contractée avec le despotisme, l'un et l'autre ont reçu les derniers coups; et c'est parce qu'ils ne peuvent plus se relever que tous deux ensemble, que j'insiste pour que l'on fasse régner le plutôt possible la religion des peuples libres, la loi naturelle avec la loi républicaine.

Les excursions métaphysiques de F. Hemsterhuys sont bien loin de ce but; mais aussi la littérature et la philosophie seraient bientôt resserrées dans des bornes trop étroites, si elles ne considéraient que nous seuls Français dans le monde; et la variété des objets doit être un des caractères principaux de ce journal, écrit pour les hommes instruits, devant qui je me propose de faire passer successivement tous les genres de connaissances qui peuvent les intéresser. L'écrivain Hollandais dont il est ici question n'est pas indigne de les occuper un moment. Ses études philosophiques ne sont pas à mépriser, et ne l'ont point rendu étranger aux beaux arts. Il est familiarisé avec les poètes grecs et latins qu'il cite souvent, et parmi les différens traités que contient son livre, se trouve une *lettre sur la sculpture* qui mérite d'être lue et méditée par les artistes.

A l'égard de sa métaphysique, les idées principales sont empruntées soit des anciens, soit des modernes, et les conséquences qu'il en tire tiennent à son système chéri, c'est-à-dire au désir qu'il a de prouver par des inductions philosophiques les dogmes fondamentaux de la théologie chrétienne. Il n'annonce pas ce dessein aussi formellement que Pascal; il s'enveloppe dans des théories extrêmement abstraites, dans une dialectique très-épineuse, souvent même hérissée de formules d'algèbre, à l'exemple de Maupertuis. On l'a reproché à celui-ci et avec raison. En effet, autant l'algèbre a été utilement appliquée à la géométrie, autant elle est déplacée dans la métaphysique. On conçoit aisément que la méthode de

calculer par des signes convenus les quantités quelconques; comme l'arithmétique calcule les quantités numériques, doit faciliter et simplifier les opérations de la géométrie, qui considère sans cesse les rapports des grandeurs, des masses, des vitesses, des distances, etc. dans l'étendue et le mouvement. C'est avec ces signes si heureux et si simples que la géométrie peut peser et mesurer des mondes sur un carré de papier, comme l'arithmétique y suppose des milliards, et cette méthode imaginée par Descartes, suffirait seule pour le mettre au rang des bienfaiteurs de l'esprit humain. Mais dans la métaphysique, où il ne s'agit que des êtres intellectuels et du rapport des idées, à quoi peuvent servir des signes artificiels? Sont-ils un moyen d'évidence? Les caractères A, B, C, pour représenter des idées, en rendent-ils la connexion ou l'opposition plus claire? C'est un petit charlatanisme scientifique, qui a l'air de n'adresser qu'aux savans ce qui aurait un mérite infiniment plus réel, si on le mettait à la portée de tout esprit raisonnable, comme ont fait Locke et Condillac. Quand il s'agit de l'existence de Dieu, de celle de l'ame, une formule algébrique qui ne peut être entendue que de ceux qui savent l'algèbre, vaut-elle deux ou trois raisonnemens clairs et simples que tout le monde peut comprendre?

Ce que dit l'auteur de l'amour et du désir, qu'il fait consister dans une tendance attractive de l'individu à s'identifier avec un autre individu, est pris de la doctrine d'Epicure, de cet atomisme, de ces simulacres, de ces émanations qui ont fourni de si beaux vers à Lucrèce: il en conclut qu'il y a dans le système des êtres animés deux forces opposées qui se combattent sans cesse, l'une qui tend à l'unité, l'autre qui en éloigne: c'est à peu près la force centripète et la force centrifuge transportées du physique au moral. Cette hypothèse, quoiqu'ingénieuse, n'est, comme tout autre, qu'un objet de discussion sans résultat; mais l'auteur en trouve un, c'est que cette tendance universelle doit un jour être remplie, quand tous les êtres animés seront identifiés dans l'unité qui est Dieu. Cette conclusion qui n'est pas plus neuve que le reste, l'embarrasse pourtant un peu, parce que dans cette hypothèse les ames des animaux, qui ont la même tendance que les nôtres, devraient aussi être confondues dans l'unité divine. Mais, en dernière analyse, il n'y voit pas d'impossibilité, et il est vrai qu'il n'y en a pas; mais les ames des méchans seront-elles aussi fondues dans l'unité divine? ou seront-elles d'abord épurées pendant mille ans, comme le disait l'école de Pythagore? On a beau faire: en ce genre, l'imagination des modernes retombe toujours dans celle des anciens: il y a si long-tems que l'on rêve sur ces matières qu'il est difficile que les rêves ne se ressemblent pas.

Dans un autre traité, l'auteur établit une série d'arguments qui revient en définitif à la doctrine de Pascal; que le mé-

contemplant habituel de l'homme, dont la pensée et les desirs vont toujours au-delà de ce qui est, prouve une dégradation dans la nature humaine, et sa destination pour un autre ordre de choses. Voilà le péché original, quoique l'auteur ne le nomme pas, et l'on sait que par-tout les hommes ont imaginé que leur espèce avoit commencé par être parfaite, et devait enfin le redevenir. Cette persuasion n'est pas très-moderne, et je n'ai jamais compté ce qu'il peut y avoir de commun entre un être aussi faible et aussi borné que l'homme et la perfection. Autant vaudrait dire que nous avons commencé par être des dieux, ou tout au moins des anges. Platon l'a dit à peu près il y a quelques deux mille ans, et depuis qu'il l'a dit, ne sommes-nous pas bien avancés ? Il échappe de tems en tems à l'auteur de singuliers aveux, sans qu'il paraisse en douter des conséquences ; car sûrement il a écrit de bonne foi. « Les religions passant par les mains de tous les hommes, leurs accroissemens en sont d'autant plus hétérogènes et monstrueux : par conséquent, il est presque impossible de se représenter la religion chrétienne dans toute sa pureté, et de se former une idée juste des jours et des événemens de sa naissance. »

Si l'auteur n'était pas mort, on serait tenté de lui demander comment il conçoit qu'une religion, révélée par Dieu lui-même, prenne des accroissemens hétérogènes et monstrueux, au point de devenir méconnaissable par la suite des siècles. Quoi ! Dieu n'a pu rendre inaltérable une révélation dont dépendait le salut de ses créatures ! Que lui a-t-il donc manqué pour cela ? la volonté ou les moyens ? L'un et l'autre répugne au bon sens. Quand F. Hemsterhuys ressusciterait pour répondre à cette question, je ne crois pas qu'il en viut à bout.

Du moins, il ne flatte pas les chrétiens d'aujourd'hui. « Considérez, je vous prie, de quelle façon ils se conduisent envers Dieu : ils lui demandent pour eux ou pour leurs princes une longue vie, des richesses, des propriétés, des victoires qu'ils ne sauraient obtenir qu'à la charge de leurs semblables, qui demandent exactement les mêmes choses au même Dieu. Ils veulent lui faire accroire que toutes leurs guerres ne sont que défensives, ou qu'ils ne font tous que prévenir ou empêcher des injustices. Les payens en agissaient plus conséquemment, en demandant la destruction de leurs ennemis, chacun à son Dieu tutélaire et national ; ces dieux pouvaient être mal ensemble. Enfin, ils ne rougissent pas de rendre grâces à l'Être dont émane la vie de l'univers entier, d'avoir ôté, par ses bénédictions, la vie, autant qu'il fut en eux, à un certain nombre de leurs frères. »

L'observation est très-juste, quoique cette prose pût être beaucoup plus soignée, ainsi que celle de toute cette traduction, généralement assez défectueuse. Mais heureusement

Voltaire nous avoit dit, il y a long-tems, la même chose en vers charmans. Il s'étoit déjà moqué, dans son *Dictionnaire philosophique*, de cette coutume bizarre de chanter un cantique d'actions de grâces, un *Te Deum laudamus*, à chaque bataille gagnée ou même indécise; et ce qui le choquait le plus, tous jours le même cantique, monotonie bien pauvre dans une nation si renommée pour les chansons nouvelles. Mais il y revint encore dans une pièce de vers intitulée la *Tactique*.

Le lendemain matin on les mene à l'église

Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,

Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,

Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,

Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,

Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

« Il faut avouer (continue l'auteur) qu'en regardant l'homme de ce côté il paraît bien absurde et bien petit. » Hélas ! oui, de ce côté et de beaucoup d'autres. « Il ne l'est pas » pourtant. Heureusement sa petitesse est son ouvrage et la suite nécessaire du mécanisme de la société artificielle. Cet heureusement est bien extraordinaire. Qu'y a-t-il donc là de si heureux ! et que veut dire que la petitesse de l'homme est son ouvrage ? La petitesse est dans sa nature, ainsi que la grandeur relative à sa petitesse, c'est-à-dire, qu'il est de sa nature ou bon, ou méchant, ou éclairé, ou absurde, selon qu'il est modifié par son tempérament, par l'éducation, par les circonstances. Mais rien de tout cela n'est son ouvrage : c'est la suite nécessaire du système physique et moral dans lequel il est placé, et non pas du mécanisme de la société artificielle. Ces mots n'ont point de sens : un philosophe auroit dû savoir que la société n'est ni ne peut être artificielle, parce que la sociabilité et la perfectibilité sont naturelles à l'homme. Et où a-t-il vu que la petitesse, l'absurdité et l'atrocité ne se trouvaient pas dans l'homme le plus sauvage ? Quoi ! la raison ne pourra jamais faire disparaître ces insignifiantes déclamations ! et on les retrouve même chez les plus tranquilles raisonneurs ?

Nous avons eu bien des éloges, et l'article nécrologie, où l'on jette toujours quelques fleurs sur des tombes souvent fort ignorées, est consacré beaucoup moins aux morts qu'aux vivans qui ont la prétention de jeter des fleurs. Mais je ne crois pas qu'en ce genre on ait rien vu de semblable à l'éloge de François Fagel, greffier des Etats-généraux, mort en 1772. On peut assurément appeler éloge, tout au moins, ce que F. Hemsterbuys appelle *description philosophique du caractère de feu M. Fagel*. Je crois de tout mon cœur que c'étoit un homme de mérite, qui a bien rempli sa place ; mais il eût fallu nous dire au moins en abrégé ce qu'avait fait de grand ce greffier des Etats, dont l'éloge commence ainsi : « Les grandes ames

« qui se manifestent de tems en tems parmi les hommes sont
 « des ouvrages de la providence, destinés à une fin qui ne
 « tient pas à ce monde : ce sont des germes qui poussent dans
 « l'éternité. » Si la gloire de M. Fagel ne tient pas à ce monde,
 il ne fallait pas en parler dans ce monde : il valait mieux
 attendre qu'elle eût poussé dans l'éternité.

« Fagel lui-même avoua à ses amis les plus intimes des talens
 « prodigieux dont il ne faisait aucun usage. » En ce cas, c'était
 pure malice à lui ; mais en revanche c'étaient de bonnes gens
 que ces amis intimes qui croyaient si aisément à l'aveu de ces
 talens prodigieux dont on ne faisait rien.

« Pour les beaux arts, il parut que la nature l'avait dis-
 « pensé de toute étude. » J'aurais cru que cela n'apparte-
 « nait qu'à nos grands seigneurs de l'ancien régime et à nos
 grands écrivains du nouveau. Mais enfin puisque cela est si
 commun parmi nous, il n'y a pas tant de quoi se récrier sur
 M. Fagel. Ce qui suit est plus remarquable : « Son tact était
 « si fin, son goût si exquis, et la rapidité avec laquelle il
 « embrassait un ensemble était si grande, qu'il portait dans le
 « moment un jugement dont il ne revenait jamais. » Et sans doute
 le jugement était bon, d'où il suit que M. Fagel était in-
 faillible : c'est au pape à voir ce qu'il en dira.

Parmi nous l'exagération des louanges se joint ordinairement
 à l'emphase des figures et aux convulsions de la chaleur ; mais
 ces hyperboles monstrueuses débitées avec le flegme allemand
 sont vraiment une nouveauté.

M U S I Q U E.

Nouveau cours d'éducation pour le piano, ou collection
 de différens genres de Musique propres à l'étude, première
 partie, par L. Félix Despréaux, prix 7 liv. 4 sols, port franc.
 Sixième cahier du Journal de Guitare, contenant un rondeau
 de la Belle-Fermière, un air de l'Amour filial, un air de
 Martini et un de Ducrai Dumenil, prix 2 liv. 10 sols ; l'a-
 bonnement est de 20 liv.

N^o. 4 du Journal de Violon, contenant deux Duos con-
 certans ; par Cartier de l'Opéra, prix 3 liv.

Tous ces Ouvrages se trouvent chez Porro, rue Tique-
 tonne, n^o. 10.

S P E C T A C L E S .

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE NATIONAL.

La petite pièce intitulée : *Le Coin du Feu*, donnée dernièrement à ce théâtre, y a fort bien réussi. Le canuevas n'en est pas très-fort ; ce n'est qu'une broderie agréable sur une gaze légère, et quoique les mœurs dont l'auteur y présente le tableau ne soient plus à l'ordre du jour, le sentiment qu'il y développe a suffi pour en assurer le succès.

Un mari volage, un homme à bonnes fortunes, de la classe de ceux qui formaient autrefois le grand monde, époux d'une femme charmante, qu'il néglige pour des beautés subalternes, obtient un rendez-vous d'une certaine Cléo, à laquelle il fait sa cour. Le billet qui le lui indique est sans adresse, et par une méprise de Suisse, il tombe entre les mains de sa femme, qui désolée de son infidélité, sent que le meilleur moyen d'enchaîner un volage est de lui plaire de nouveau. Elle l'attend donc sous les armes de la coquetterie, sans lumières, *du coin du feu*. Ce moyen lui réussit à merveille ; elle n'a jamais paru si charmante à son mari, qui lui sait gré d'ailleurs de substituer des caresses aux reproches dont elle pourrait l'accabler. Cette scène voluptueuse, mais décente, amène un dénouement gai ; la lumière est apportée par un petit-cousin de la dame, qui avait un intérêt fort opposé à ce raccommodement.

Cette pièce, écrite avec grace, est du citoyen Favieres, auteur de *Paul et Virginie*, et connu par d'autres succès.

La musique est du citoyen Jadin, dont les talens depuis long-tems sont chers aux amateurs, et à qui il n'a manqué jusqu'ici, pour les faire connaître universellement, que des paroles plus heureuses. Quelques morceaux offrent peut-être plus de travail que n'en comportait le sujet, mais on en trouve plusieurs autres d'un mérite très-distingué ; tels que l'ouverture, une espèce de rondeau très-bien chanté par le citoyen Michu, un duo de sommeil parfaitement exécuté par le citoyen Mainier et l'aimable Rosalie, etc. Le duo du raccommodement ferait aussi beaucoup d'effet, s'il était un peu moins long, et s'il n'était au milieu d'une scène dont on voudrait ne perdre aucune parole.

Il suffit de nommer les charmantes actrices Saint-Aubin, Carline et Rosalie, avec les acteurs déjà cités, pour donner une idée de la parfaite exécution.

M E R C U R E

HISTORIQUE ET POLITIQUE.

ALLEMAGNE.

De Hambourg, le 12 juin 1793.

ON mande de Pétersbourg, en date du 21 mai que la princesse Louise de Bade a été fiancée solennellement ce même jour avec le prince Alexandre, fils aîné du grand-duc après avoir adopté la veille la religion Grecque, sans laquelle elle ne pourrait devenir impératrice, et avoir pris le nom d'Elisabeth Alexiewna. — Le nouvel envoyé de Pologne, comte Wielohorsky a eu avant-hier une audience de l'impératrice dans laquelle il a remis ses lettres de créance. On ne sait pas bien précisément quel est l'objet de sa mission. Mais ce qu'on sait bien positivement, c'est que la confédération générale de Grodno a chargé son ex-maréchal le comte Felix Potoki, toujours résident à Pétersbourg de mettre sous les yeux de la Czarine l'état des dettes du roi qu'il lui est absolument impossible de payer dans l'état actuel des choses. Dans le fait ce serait aux trois puissances co-partageantes à les acquitter, puisqu'elles se sont emparées de presque tout ce que possédait ce malheureux prince non-seulement comme roi, mais même comme particulier. Car on assure que ses domaines sont compris dans l'envahissement. Cependant les créanciers de Stanislas ne s'attendent point à cet acte de justice qu'ils appelleraient volontiers de générosité. Que de têtes couronnées, indignes de porter le bonnet rouge, mériteraient au contraire d'être coëffées du bonnet vert. Les exemples de rois banqueroutiers frauduleux ne sont pas rares dans l'histoire. Il y a pourtant un excellent argument à produire en leur faveur. C'est de droit divin que ces maîtres du monde emportent le capital et les intérêts aux malheureux prêteurs. En effet, images de Dieu, représentans de Dieu, presque Dieux sur la terre, les rois sont une seconde providence. Or, qui a droit de se plaindre de la providence lorsqu'elle permet que les moissons et le champ même qui les portait s'engloutissent dans un abyme. Tous les théologiens de Salamance, de Varsovie et de Pétersbourg vous diront qu'il ne vous reste qu'à vous écrier avec résignation dans ce dernier cas, *Deus dedit, Deus abstulit*, et dans le premier, *nos ames sont à Dieu, nos corps et nos biens au roi.* — Cette même confédération a cassé tous les sénateurs et ministres nommés à l'époque du 3 mai 1791; elle a assigné par décret un délai